

ELSA CHANEZ

LA VOIX
DU SYRPHE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527457

Dépôt légal : février 2026

À tous les mutilés de la voix qui ont inspiré ces lignes

Prologue

Un syrphe se posa sur la peau tiède d'un silence. Ses ailes transparentes tracèrent la forme d'un sablier : en haut, le temps d'avant ; en bas, le temps qui reste.

Qui sait écouter ce vrombissement entend la promesse qu'il contient : chaque bruissement est une voix, chaque battement d'ailes une seconde qui s'offre.

« À chaque naissance découle une mort certaine. L'étoile qui naît est condamnée un jour à briller dans le ciel. Personne n'en connaît le jour ni l'heure, excepté la puissance créatrice », dit la légende bulgare. Mais le syrphe, lui, sait qu'entre les deux se glisse un vol – fragile, obstiné, indispensable.

Le syrphe s'envola, fragile messenger du temps. Dans la ville, le vent apportait la fraîcheur d'un nouveau jour. Mais pour Georgio, le silence intérieur s'épaississait, lourd de souvenirs et d'incertitudes. La vie, comme une mélodie inachevée, se tenait prête à changer, irrémédiablement.

Les Cordes brisées

Le vent glacial de Sofia balayait les rues désertes, soulevant des tourbillons de neige. Dans le quartier de Mladost, Georgio Valeov se tenait devant la fenêtre de sa maison, observant les paysages de son enfance disparaître sous un manteau blanc.

À l'intérieur, le temps semblait figé. Le piano à queue, compagnon de ses triomphes, attendait en silence. Les instruments traditionnels – une gadulka à trois cordes, une mandoline élancée, un aval en bois – reposaient dans un coin, témoins muets d'une vie consacrée à la musique. Sur la table en bois massif, des partitions inachevées s'éparpillaient comme des pensées jamais achevées.

Le *Barbier de Séville* résonnait faiblement dans le poste de radio, réveillant en lui la mémoire des soirs de gloire, des applaudissements et de la passion qui avait guidé chacun de ses pas. Mais ce matin-là, la musique sonnait comme un adieu.

Dans la poche de sa veste, il serrait un bracelet martenitsa¹ rouge et blanc. Depuis quelques semaines, un mot obsédait son esprit : cancer. Les médecins bulgares avaient tenté ce qu'ils pouvaient, mais la réponse se trouvait ailleurs, à Paris. Là-bas, peut-être, il sauverait ce qu'il lui restait de voix.

Un syrphe heurta la vitre, vibra un instant, puis trouva l'ouverture et s'échappa dans la neige. Georgio y vit un signe. Il referma la porte sur sa maison et ses souvenirs. Une voiture l'attendait. Paris, et peut-être Piotr, son fils perdu de vue, devenaient désormais son horizon.

1 La martenitsa est une tradition bulgare célébrée le 1^{er} mars pour l'arrivée du printemps. Les bulgares s'offrent des martenista, des porte-bonheur fabriqués de fils blancs et rouges, pour exprimer des vœux de santé et de prospérité.

Paris

Le jour s'était levé sur la capitale française, la chaussée encore luisante de pluie. Giorgio, fidèle à l'élégance de son ancienne vie, avait pris soin de se coiffer et d'enfiler un costume. Son taxi l'attendait.

— Oui, oui, j'arrive ! lança-t-il en claquant la porte derrière lui.

La voiture le conduisit à l'hôpital. Les premières feuilles d'automne tourbillonnaient, balayées par un vent humide. Giorgio, d'un pas lourd, franchit les portes coulissantes. Un vertige le saisit : il n'avait rien mangé, mais ce n'était pas seulement la glycémie. Aujourd'hui n'était pas un rendez-vous ordinaire : il devait affronter l'oto-rhino-laryngologiste.

Les symptômes l'avaient rattrapé depuis des mois : difficultés à avaler, douleurs dans la gorge, fausses routes au moindre carré de chocolat, expectorations de sang. Emilia, son aide à domicile, l'avait supplié de consulter. Elle était la seule à lui rendre visite, la seule à lui préparer ses repas, la seule à insister. Il avait fini par céder.

Derrière la plaque de verre était assise une jeune femme, déjà aigrie par la vie, qui peinait à sourire. Giorgio déposa ses documents dans l'entrebâillement du comptoir.

— Bonjour, date de naissance s'il vous plaît ?

— 15 mai 56 ! rétorque Giorgio.

— Très bien ! Vous avez rendez-vous avec Docteur Vandout ! Vous pouvez aller vous installer. Il viendra vous chercher.

Giorgio entra dans la salle d'attente, le cœur lourd. La lumière blafarde des néons semblait poser sur ses épaules. Il regarda l'aquarium, où un poisson rouge tournait en rond, indifférent à la tempête intérieure qui faisait rage en lui. L'eau

calme, censée apaiser les patients, ne réussissait pas à calmer son angoisse. Les minutes s'étiraient. La respiration saccadée, il sentit ses mains devenir moites. Enfin, une silhouette en blouse blanche apparut. L'appel du médecin le sortit de sa torpeur :

— Monsieur Valeov ?

Il se leva lentement, chaque pas résonnant. La porte s'ouvrit et il entra dans la pièce blanche, impersonnelle, où le docteur Vandout l'attendait, assis derrière un bureau aux papiers en désordre.

La pièce sentait l'alcool médical et le papier jauni des dossiers. Le docteur Vandout pianota quelques instants sur son ordinateur, prit une respiration, puis leva les yeux vers Georgio Valeov. Le silence s'étira un instant. Puis, dans une voix calme, il prononça :

— Monsieur Valeov... il n'y a pas de doute.

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge, comme un nœud invisible. Georgio sentit une vague de froideur l'envahir. Son corps tout entier se figea comme suspendu dans un temps arrêté. Il n'entendait plus rien, si ce n'était le martèlement de son propre cœur, sourd et pressé.

— C'est un cancer, reprit le professionnel.

Il leva lentement les yeux vers le médecin, mais sa vision devint floue. La phrase, simple, brutale, résonnait en lui comme une sentence, une fin. Sa voix, sa raison d'être, semblait obsolète, envolée en fumée.

Il sentit ses mains se crispier, ses épaules se voûter. La pièce tournait légèrement autour de lui. La lucidité de la nouvelle se mêlait à une sorte de vide, une absence de tout sauf cette horreur silencieuse. Sa respiration devenait courte, ses muscles se contractaient, comme pour tenter de repousser cette vérité.